



HAL
open science

**Jean Bernheim, Édouard Moïse ou la peinture israélite
1827-1908, préface de Dominique Jarrassé, Paris [Le
Kremlin-Bicêtre], Éditions Esthétique du Divers, 2012,
144 p., ill.**

Yves Chevretil Desbiolles

► **To cite this version:**

Yves Chevretil Desbiolles. Jean Bernheim, Édouard Moïse ou la peinture israélite 1827-1908, préface de Dominique Jarrassé, Paris [Le Kremlin-Bicêtre], Éditions Esthétique du Divers, 2012, 144 p., ill.. Archives Juives, 2012, 45 (2), pp.151-153. 10.3917/aj.452.0145 . hal-03183616

HAL Id: hal-03183616

<https://normandie-univ.hal.science/hal-03183616>

Submitted on 2 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Bernheim, *Édouard Moïse ou la peinture israélite 1827-1908*, préface de Dominique Jarrassé, Paris [Le Kremlin-Bicêtre], Éditions Esthétique du Divers, 2012, 144 p., ill.

Par Yves Chevretil Desbiolles

L'existence d'un salon qui, à Paris partir de 1951, réunissait des *Peintres témoins de leur temps*, m'est revenue à l'esprit en feuilletant la monographie consacrée à Édouard Moïse, maître de la peinture israélite. Ces *Peintres témoins de leur temps* – contre « l'air du temps » justement, celui de l'abstraction montante – entendaient *figurer*, pour *l'élever*, le travail des hommes, cela un siècle après qu'Édouard Moïse ait pour la première fois exposé, en 1850, au Salon de peinture et de sculpture, un tableau témoignant de la spiritualité juive. Mais je fais là un anachronisme ordinaire qui ne ressemble en rien à celui que pratique Édouard Moïse dans son art : délibéré et créateur, à la source de l'inspiration et de l'exécution de ses tableaux les plus remarquables.

Édouard Moïse sort de l'École des beaux-arts avec une technique assurée. Il ne manifestera cependant aucun intérêt pour les nouveautés de son temps, « pleinairistes », impressionnistes ou symbolistes. Moïse aspire au grand style même limité à la catégorie qui a sa préférence, les scènes de genre historiques, des vues d'intérieur pour l'essentiel déclinées en séries offrant des variantes sur un même thème – vie synagogale, univers rabbinique, prêche sabbatique, discussion théologique, Pâques israélite... Les corps hiératiques de ses modèles sont vêtus d'amples drapés et peints dans une lumière recherchée du côté de Rembrandt ou du Caravage. Certaines de ces compositions, qui mêlent souvent enfance et grand âge, ont fait l'objet de transpositions engravées ou de reproductions sous forme de cartes postales qui ont facilité l'identification de tableaux aujourd'hui disparus ou indisponibles.

La facture traditionnelle de cet art (élaboration minutieuse des personnages et des lieux et aspect achevé du rendu) accentuent l'effet de surprise lorsque le peintre, qui a fréquenté vers le milieu du siècle les communautés juives d'Algérie, introduit dans un cadre matériel qui rappelle le judaïsme ashkénaze de son enfance, des personnages vêtus à la manière d'un Orient emblématique, témoins présumés fidèles à un judaïsme immuable. Ce brouillage de références donne à l'œuvre d'Édouard Moïse un caractère énigmatique – comme dans cette scène de circoncision orientale devant une cheminée alsacienne¹ – qui réussit à capter le regard et à soutenir l'intérêt du spectateur. Selon Jean Bernheim (l'auteur est aussi un arrière-neveu du peintre), ce goût pour la transposition

¹ Moïse s'inspire-t-il... de l'avenir ? Les anciennes synagogues ashkénazes françaises sont aujourd'hui majoritairement fréquentées par des Sépharades, certains cependant vêtus à la manière des Juifs de l'Est européen.

anachronique constitue en quelque sorte la réponse d'Édouard Moïse aux questions qui dominent son temps, celles héritées des Lumières, de l'émancipation et de la volonté d'adhérer à des valeurs morales et esthétiques communes. Placée au cœur de ces bouleversements, la notion d'art juif éclate², recouvrant de manière bien incommode – au-delà de l'artisanat culturel ou utilitaire pratiqué depuis toujours – les œuvres réalisées par des artistes juifs ou celles dont le sujet est juif. En ce sens, la « peinture israélite » pratiquée par Édouard Moïse peut être interprétée comme une tentative implicite d'unifier cette notion.

Peintre de Salon, Édouard Moïse vend peu, reçoit quelques mentions et récompenses, donne parfois un tableau à un musée, à une synagogue, à Nancy notamment où il est né. Sa famille et quelques amis collectionneurs l'aident à vivre. Est-ce la rareté de la commande qui l'incite parfois à peindre ainsi autre chose ? Quelques traits en plus ou en moins et un rabbin étudiant devient un moine lisant, des rabbins en synode se transforment en avocats réunis dans un prétoire... On a beaucoup reproché à l'israélisme du siècle dernier de s'être par trop laissé imprégner par l'ambiance chrétienne dominante ; dans les tableaux d'Édouard Moïse, l'allure christique de certains rabbins prêchant au milieu des fidèles ne permettent guère d'atténuer le soupçon. Il est vrai, comme l'écrit Dominique Jarrassé dans sa préface, qu'il y a chez ce peintre une volonté d'exprimer « la dimension spirituelle profonde commune aux autres religions ». Mais quelque « aspiration profonde » – ce sont les mots de Jean Bernheim – ont également pu affleurer au travers de sa peinture.

L'affaire Dreyfus remet Édouard Moïse devant la réalité de l'antisémitisme qu'il dénonce en usant encore d'une forme de transposition historique dans une composition médiévale (Une famille juive insultée par les truands) ou dans une scène rappelant l'Inquisition espagnole (Une victime du Saint-Office). Quand le scandale éclate, Édouard Moïse a cependant déjà accompli l'essentiel de sa carrière. Il mourra en 1908 durant sa cinquante-unième participation au Salon.

² Et demeure jusqu'à aujourd'hui bien incommode. Voir à ce sujet les travaux de Dominique Jarrassé et plus particulièrement, dans cette revue, « L'éveil d'une critique d'art juive et le recours au "principe ethnique" dans une définition de l'"art juif" », 1^{er} semestre 2006, p. 63-75.